

TOUS LES 5 JOURS.

HUIT
gravures par mois.

Pour 3 mois :

Paris,	9 »
Depart.,	9 50
Étranger,	10 »

avec une Couverture
50 c. en plus.

AU BUREAU,

Boulev. des Italiens,
n° 2,ET CHEZ LES DIRECTEURS
DE POSTES.Les lettres et envois
d'argent doivent
être affranchis.

PETIT COURRIER DES DAMES,

JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits et appartiennent au PETIT COURRIER.)

Modès.

La première représentation de *Stradella* devait présenter des toilettes brillantes ; c'était comme un adieu que le luxe de l'hiver venait offrir aux dernières pompes de la saison ; aussi les rivalités de la toilette trouvaient dans cette occasion une superbe arène, et les turbans et les toques de tous les pays et de tous les temps, les robes enrichies de toutes les élégances antiques et modernes, étaient-elles destinées à composer cette éclatante galerie, qui n'est pas le spectacle le moins attrayant les jours de première représentation à l'Opéra ; le temps nous manque cette fois pour rendre compte de ces diverses parures, et nous devons nous contenter de la description de quelques jolies toilettes remarquées au bal de l'ambassade.

— Un robe en reps rose, brochée en petits bouquets blanc, avait une rangée de nœuds de rubans placés diagonalement sur le devant du jupon ; à la tête de chaque nœud, une rose blanche au cœur rosé, le bas de la petite manche plate arrêté sous

un bracelet en perles, fermé au milieu par une rose ; le corsage drapé, orné de roses sur la poitrine et les épaules ; pour coiffure une branche de roses blanches placée très en arrière de la tête et retombant sur le haut du cou.

— Une élégante toilette était composée de deux robes en tulle rose, étagées l'une sur l'autre ; celle de dessus relevait de chaque côté du jupon par deux bouquets en épis de diamans ; le bas du corsage, fait à pointe, était entouré d'un filet de diamans ; sur les manches et aux draperies, des bandes de satin rose en pompons ; pour coiffure un chaperon en marabout rose entremêlé d'épis de diamans, était placé sur un côté de la tête ; du côté opposé et très en arrière un nœud en pompons d'où s'échappaient deux longs rubans de satin qui flottaient sur le cou.

— Une robe en crêpe blanc, garnie sur le devant de deux guirlandes de lierre entremêlées de petites pommes de pin dont la tête était en diamans et le fond en émeraudes ; peut-être les pierreries étaient-elles fausses, mais l'aspect n'en était pas moins charmant et composait la plus déli-

cieuse toilette; du reste cette parure avait été exécutée chez M. Bourguignon, qui réussit habilement dans toutes les bijouteries de la mode.

La coiffure qui accompagnait cette toilette était formée d'une petite toque en velours blanc, brodé en petites pierres de couleur qui formaient des dessins arabesques; sur le côté, une aigrette en diamans et émeraudes servait de tête à un nœud en ruban de gaze blanc brodé en or dont les bouts flottaient très-bas; des bottines en satin blanc lacées en or complétaient cette toilette très-distinguée.

— Une robe en crêpe blanc sur une robe de crêpe, espacées de la hauteur d'un demi-quart chacune; ces robes bordées d'une guirlande en mignonette de toutes couleurs; un ruban de gaze blanc, frangé en couleur nuancée pour ceinture, nœud d'épaules et de corsage; sur la tête, un cordon de fleurs de toutes couleurs traversant le fond et faisant un second tour autour du chou placé derrière la tête.

— Une robe en velours épinglé bleu de ciel était garnie d'un volant en dentelle d'argent, relevé en draperie par des roses blanches, placées à un quart de distance l'une de l'autre; sur le corsage uni était un rabat en dentelle d'argent; trois manchettes espacées, en dentelle d'argent, garnissaient le bas des petites manches, et étaient relevées ensemble dans l'intérieur des bras par une rose; sur la tête un pouf en tulle brodé argent, et orné d'une longue plume blanche qui, placée de côté, retombait jusque sur l'épaule.

Bals.

Le dernier bal de l'ambassade d'Angleterre a encore surpassé en magnificence celui dont nous avons offert la description; dans un style tout différent, M^{me} Welles a donné une fête des plus brillantes, bal costumé, où les hommes avaient adopté en

majorité les costumes de Louis XIII; plusieurs Cinq-Mars y étaient admirables; on a exécuté des quadrilles où les dames étaient en costume Pompadour, les hommes en officiers de Louis XV; le pas styrien dansé dans le ballet de Gustave, a été répété avec un succès étonnant, et la haute société, qui depuis un mois étudiait ces danses sous la direction de M. Mazilier et M^{me} Alexis Dupont, a prouvé que la chorégraphie pouvait aussi trouver ses triomphes dans les salons les plus aristocratiques.

HERBAULT.

Les préparatifs des modes du printemps n'excluent pas cependant la recherche des parures d'hiver, et nous avons encore à offrir quelques modèles dont l'intérêt peut se trouver autant dans le goût qui les distingue que dans le nom de l'inventeur. Nous citerons pour exemple la coiffure représentée dans la gravure d'aujourd'hui, et qui est due au talent de M. Herbault; ce créateur des modes les plus célèbres depuis le directoire, et qui des coiffures à la grecque passa aux turbans odalisques, aux bonnets à l'Isabey, aux berrets de la restauration, et revient enfin, avec tout le prestige de son art, aux riches coiffures de la renaissance, redevenues les coiffures d'aujourd'hui; on pourrait faire un joli traité historique en repassant de la première tresse de cheveux qui fut façonnée par M. Herbault à la coiffure royale, qui reçoit aujourd'hui de lui seul le prestige immense de l'élégance et de la mode. Plus tard on trouvera dans quelques anciens récits de nos *us et coutumes* une piquante relation des succès obtenus par l'illustre modiste; on racontera comment, de l'écharpe de gaze ondulée sur le front d'une jolie coquette, il arriva à placer le diadème impérial, et comment les guirlandes de fleurs dont il ornait les cheveux des jeunes beautés de l'empire furent remplacées sous ses

doigts par des couronnes de reine. Tout cela se redira en racontant ces temps de gloire et de magie où les grandeurs et les dignités arrivaient variées, comme le hasard capricieux, comme la fortune éphémère, comme la mode; on citera des empereurs, des rois, des cours brillantes, des fêtes somptueuses, où l'on voyait toute une contre-danse se former de têtes couronnées, et le nom d'Herbault tombera à travers tout ce luxe comme un lien de rose qui viendrait unir des météores brillants.—Puis on jaserà sur ces grands faits de l'histoire, on interrogera les arts pour en connaître les phases diverses, et pour savoir ce qui a survécu à tant de hautes décadences; il se pourra qu'alors quelques gracieuses mains de femmes, feuilletant dans les archives du *Petit-Courrier*, y découvrent la gravure du 5 mars 1837, et dise, en admirant la jolie mode qu'elle représente. Ceci fut fait par Herbault.

MISS ÉMILIA.

Vers la fin de juin 1830, un des hommes les plus puissamment riches de l'Irlande, que nous désignerons ici sous le pseudonyme du major Linck, partit de Londres avec sa fille, miss Émilie, pour hâter la guérison radicale des blessures qu'il avait reçues étant au service de la compagnie des Indes. La santé d'Émilie réclamait aussi un changement d'air; cette jeune personne, comparable pour la beauté à un ange de Klopstock, était menacée de la poitrine, et son père, qui la chérissait, avait saisi avec d'autant plus d'empressement l'occasion d'un voyage, qu'il s'agissait d'arracher la belle Irlandaise à une passion dont l'indiscrétion d'une vieille gouvernante avait seule trahi le secret et tenu en éveil l'attention de sir Linck. Cependant Émilie, n'ayant point tardé à s'apercevoir que tout était découvert, avait avoué son amour à son père en ajoutant

que l'homme qu'elle aimait était bien né, mais sans fortune; le major, homme entier dans ses résolutions, avait répondu : « Il ne sera jamais ton mari. » Quelques jours après, sir Linck avait annoncé à sa fille son prochain départ pour l'Italie.

De tous les séjours qu'offre cette terre classique des voyages fashionables, il n'en est pas de plus délicieux, sans doute, ni de plus recherché que celui de l'Isola Bella, sur les bords du lac Majeur : la situation de ce lieu est magnifique; les horizons lointains, l'azur du ciel, les bois touffus, la pureté de la brise marine, tout y convie au repos et à la santé. La nature et l'art ont comblé de leurs trésors magiques cet Éden civilisé; l'amour du plaisir semble aussi avoir choisi ce coin de la vieille Italie pour y bâtir ses palais et y étaler ses pompes fastueuses.

La fortune du major, son nom, la beauté de sa fille, ne tardèrent pas à être l'objet de l'attention générale parmi une société composée de grands seigneurs et d'étrangers de distinction de tous les pays. Chaque nuit était une fête; Émilie en était l'ornement. Pendant le jour, tandis que le major, qui était un joueur déterminé, passait des heures entières au wisth, Émilie, en toute liberté, sortait seule et s'égarait avec délices dans les bois de citronniers dont l'épaisse ceinture environnait l'habitation de son père; ses joues reprenaient leur fraîcheur, ses yeux leur éclat doux et limpide; la santé et l'embonpoint d'Émilie faisaient la joie de sir Linck. Cependant, au bout de quelque temps, la tristesse et l'altération revinrent sur ce visage pâle; Émilie ne sortit plus, elle s'enferma toute seule dans son appartement, et parut redouter la présence de son père et celle des étrangers; autant elle s'était plu au monde et à ses plaisirs, autant elle semblait les repousser maintenant en se condamnant à l'obscurité et à la solitude. Ce changement n'échappa point au major; mais, avant d'en demander la cause à sa

filles elle-même, il la contraignit de se montrer encore en public, persuadé que cette distraction lui rendrait sa première humeur; il la conduisit à un concert, et, comme Émilie chantait admirablement, son nom fut couvert d'applaudissemens. Après le concert, le bal commença, miss Linck voulut retourner chez elle, le bruit de la foule et son triomphe l'importunaient; mais son père se mit au jeu, et elle fut forcée de rester. Durant cette nuit, Émilie refusa tous les danseurs; seulement elle se décida à valser une fois, et, comme le major l'observait avec attention, au risque d'y perdre quelques centaines de guinées, il ne douta plus, après les signes d'intelligence qu'il surprit entre Émilie et son valseur, que le comte Annibal Darting ne fût l'amant de sa fille. Sir Linck dissimula cependant sa fureur et son effroi; mais il pâlit, ses traits reçurent en cet instant une profonde altération.

Au moment de quitter la partie, lord Darting survint, et, s'installant seul à une table voisine, annonça l'intention de jouer; alors le major, avec son sang-froid britannique, accepta le nouveau partner sans se faire prier, et le jeu s'engagea.

Une heure après, le bal finissait, lord Darting avait gagné vingt mille livres sterling au major; ce qui n'empêchait pas les deux adversaires de demeurer en harmonie parfaite, et semblait même avoir noué entre eux les liens d'une connaissance plus intime. Au point du jour le major proposa au comte une promenade sur le lac.

« Ma fille sera des nôtres, ajouta-t-il en appelant Émilie; elle est souffrante, ce sera pour elle une distraction. »

Le soleil n'était pas levé, mais l'aurore l'annonçait avec magnificence, et Vénus étincelait à l'horizon comme un diamant. La gondole fut bientôt prête, le comte, le major et sa fille y montèrent ensemble, la brise qui soufflait les entraîna au loin. Quand ils furent en pleine mer, le major, qui n'avait pas proféré un seul mot jusque là,

rompit le premier le silence: « Émilie, dit-il à sa fille, le comte Annibal Darting ici présent est l'homme que vous aimez et qui vous a séduite: vous en convenez, n'est-ce pas? »

La jeune fille demeura stupéfaite; elle regarda son père, et, après un instant d'hésitation, elle fit un signe affirmatif; la parole lui manquait...

Alors le major tira à bout portant au lord un coup de pistolet, qui l'étendit mort sur la place.

« Émilie, continua-t-il, je vous ai empêchée de vous déshonorer en épousant le plus fameux escroc de la Grande-Bretagne; j'espère maintenant que cette leçon vous profitera... Et il se précipita lui-même dans le lac pour anéantir toutes les suites de cette cruelle leçon.

Aujourd'hui miss Émilie est guérie des passions romanesques; mais la folie a troublé son cerveau, et elle est allée se créer dans un coin du monde une solitude célebre, comme lady Stanhope.

ÉDOUARD L'HÔTE.

PHILOSOPHIE DU MARIAGE.

La plus célèbre de toutes les plumes de notre époque, celle qui ne laisse tomber que des mots pleins de pensées, des lignes toujours riches de souvenir, des pages toutes brillantes des reflets d'un génie passionné, M^{me} Sand enfin, vient d'enrichir le monde de lettres qui font aujourd'hui l'occupation de toutes les sociétés littéraires; nous citons ici un passage appliqué aux réflexions sur le mariage.

« Marcie, ne vous plaignez point trop, ne soyez point ingrate. Vous êtes belle, vous êtes instruite, vous êtes pure. Voilà de grandes supériorités, de véritables élémens de bonheur, et ces riches infortunées, qui sont réduites à acheter leurs époux, doivent vous inspirer une profonde pitié. Oh! que leur tâche est rude, à celles-là! qu'il faut de résignation à ces

êtres flétris en naissant du sceau de la laideur et de l'ineptie ! Leur existence est une humiliation que l'esprit de renoncement et d'humilité (mort, hélas ! avec la foi évangélique) peut seul aider à porter avec dignité. Vous savez si la société, malgré ses tristes caresses, les dédommage des sévérités de la nature ; vous savez si l'homme attaché à elles par un serment honteux peut feindre long-temps à leur cacher son dégoût et son aversion. J'ai connu une pauvre fille de seize ans, qui avait quatre cent mille livres de rente. La mort semblait avoir posé sa main glacée sur ce jeune visage déjà décrépité, et courbé cette taille débile et contrefaite, toujours prête à se briser. Son ame était triste comme son front, souffrante comme son corps. Mais ce déplorable enfant de la vieillesse débauchée d'un riche avait en lui le trésor d'une angélique douceur. Un regard paternel était descendu d'en haut sur cette pauvre créature ; un rayon céleste lui avait donné la force de vivre hors de sa misérable enveloppe.

» Elle voulait se faire religieuse ; sa famille s'y opposa. On la pressa d'épouser un homme vain, que toutes les femmes vaines recherchaient, et qui, pour autoriser son insolence, avait besoin des vanités de la richesse. La jeune héritière eut un moment de doute, et l'esprit de Dieu s'affaiblit durant quelques jours dans son ame. Elle avait dévoré l'humiliation de sa laideur ; mais elle ne s'était pas assez affermie dans l'amour des vrais biens. On lui persuada que son mari l'aimerait pour sa bonté, que cet amour la rendrait heureuse, qu'elle serait enviée de ses belles et orgueilleuses rivales. Elle n'avait pas une haute intelligence, quoiqu'elle eût un noble cœur ; c'était un esprit médiocre avec un puissant caractère. Trop tard elle connut son erreur ; ses vertus ne causèrent qu'ennui et dédain. Elle était dévote, disait le mari, parce qu'elle était laide. Elle recherchait l'amour et la reconnaissance

des pauvres, parce qu'il lui fallait bien être aimée et vantée par quelqu'un. Je ne vous ferai pas l'affreux détail de ce qu'elle eut à souffrir. Tant d'infortune ranima sa pitié, sa santé empira, et en même temps elle sentit son courage se réveiller. Je l'ai vue dépérir avec stoïcisme, et j'ai deviné ses vertus et ses maux plus que je ne les ai connus. Je crois la voir encore couchée sur l'or et la soie, expirant dans les plis de l'hermine, sous des lambris de lapis et d'agate, en disant que, jusqu'à sa dernière heure, elle voulait, pour se mortifier, contempler ce faste exécré, ces insignes de sa splendeur funeste. Elle fut calme et réservée jusqu'au bout, je n'ai jamais vu boire un plus amer calice avec moins d'hésitation et de regret. Sa famille n'entendit d'elle aucune plainte, et son mari ne fut pas même troublé dans ses plaisirs par le spectacle de ses souffrances. Nul n'a su quels rêves d'amour et de terrestres voluptés avaient pu dévorer cette oisive imagination. Nul n'a su ce qu'il avait fallu d'efforts pour renoncer sans colère à vivre ici-bas. Le crucifix d'or que j'ai vu dans ses mains crispées par l'agonie pourrait seul raconter combien de ruisseaux de larmes ont baigné ses pieds insensibles. Le pâle ange gardien, qui soutint dans ses bras paternels cette jeunesse pénible, a pu seul raconter à Dieu par combien de martyres elle avait expié l'éphémère désir de prendre place au banquet terrestre. Je ne prétends pas faire ressortir de ce douloureux exemple que toutes les femmes laides doivent se vouer à la solitude. Quelques-unes ont eu le bonheur, grâce à leurs qualités morales ou au charme de leur esprit, d'inspirer des affections vives et durables ; mais les hommes capables de ressentir de telles affections ne sont pas, en général, guidés par la cupidité, et on peut les voir choisir la compagne de leur vie partout ailleurs qu'au faite de la richesse.

GEORGES SAND. »

La Boucle d'Oreille.

« En vérité, mon cher Arthur, je ne vois rien dans ce que vous me dites qui puisse justifier ce visage renversé, cette mine héroï-tragique et les jérémiades que vous me faites depuis une heure. Comment ! l'empereur vous confie une mission importante, il vous assure l'avenir le plus brillant et vous êtes au désespoir?... »

« — Ah ! madame, je ne vous ai pas tout dit, vous ne savez que le beau côté des choses ; écoutez le reste. Ce matin, de bonne heure, l'empereur me fait appeler, et me dit :

« Colonel, j'ai besoin de vous ; il s'agit de remplir une mission diplomatique ; vous partirez dans huit jours pour les États-Unis. » — Et, comme je me confondais en remerciemens, il m'interrompt pour me dire : « Vous n'êtes pas marié, colonel ; cela est inconvenant, il faut que vous ayez une femme pour faire les honneurs de votre maison. »

« — Mais, sire, en huit jours !... comment faire ?... c'est impossible ! »

« — Rien n'est impossible, monsieur ; occupez-vous de cette affaire et soyez prêt. »

« — Là-dessus, il m'a tourné le dos, et je suis resté quelques minutes avant de pouvoir me remettre de ma frayeur ; car enfin où trouver une femme en huit jours, moi qui reviens de l'armée, moi qui ne connais plus personne à Paris ? »

« — Votre position est difficile, j'en conviens, le délai est court ; mais il s'agit d'y trouver remède, et je vais de ce pas demander pour vous une jeune personne qui... Mais voilà que j'y pense, il vaut mieux que vous y veniez vous-même. — Moi ! madame ? — Ne craignez rien, j'arrangerai tout cela ; ma voiture est prête, je n'ai qu'à prendre un châle ; Arthur, je suis à vous à l'instant. »

Et, tandis que l'un de nos deux personnages est seul, dans un salon richement

meublé de la Chaussée-d'Antin, il est temps de vous dire que la conversation qui précède venait d'avoir lieu entre le jeune Arthur de Villentroix et la comtesse de M***, une ancienne amie de sa mère, et qui lui en avait tenu lieu lorsqu'à l'âge de quatorze ans Arthur s'était trouvé orphelin.

Un quart d'heure après, une voiture passait rapidement par la rue du Mont-Blanc, la rue Saint-Lazare, et s'arrêta devant un petit hôtel, à l'entrée de la rue Blanche. « Je vous avertis, dit la comtesse de M***, que je vous mène chez M. Br..., le frère de notre célèbre naturaliste, et lui-même fort connu dans le monde savant ; il a une fille charmante, je veux vous la faire épouser. » En finissant ces mots, elle demanda M. Br..., et fut, ainsi qu'Arthur, introduite dans son cabinet.

« Mon ami, lui dit M^{me} de M***, je viens vous parler d'une affaire très-importante ; je viens vous demander la main de votre fille pour monsieur, que je vous présente, le vicomte Arthur de Villentroix, colonel de cavalerie et envoyé extraordinaire en Amérique. »

« — Monsieur le colonel me fait beaucoup d'honneur, répondit M. Br..., et, présenté par vous, madame, il doit offrir toutes les garanties possibles du bonheur de ma fille ; mais nous trouverons, je crains, des obstacles du côté de ma femme, qui a juré de ne jamais se séparer de cette enfant ; d'ailleurs, ajouta M. Br... en haussant légèrement les épaules, vous venez dans un fâcheux moment : M^{me} Br... et sa fille sont plongées dans le chagrin : mon frère avait donné à sa nièce des boucles d'oreilles du plus grand prix ; c'étaient des émeraudes d'une pureté, d'un éclat et d'une grosseur extraordinaires. Palmyre s'en parait hier pour la première fois, et jugez de son effroi lorsqu'en rentrant du bal elle s'aperçut qu'une de ses boucles d'oreilles était perdue. En vain, je retournai dans la maison où s'était donnée la fête, en vain



5 Mars 1837.

1332.

Modes de Paris.

Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens, N° 21, près le passage de l'Opéra.

Chapeau en velours, Robe de damas garnie de dentelle gothique façon des M^{mes} Brandler & Nefé,
rue S. Anne, 22.

Messrs. J. & J. Pullet, 34, Rathbone Place, London.

j'ai fait faire partout les recherches les plus minutieuses, on n'a rien retrouvé, et ce qui nous embarrasse le plus, c'est qu'un de nos chevaux étant malade, nous nous sommes servis d'un fiacre, dont personne n'a eu l'esprit de retenir le numéro. Ma fille se désespère, ma femme jette les hauts cris, enfin c'est une désolation qu'on ne saurait imaginer. »

Pendant que M. Br... parlait ainsi, Arthur avait tiré de sa poche une petite boîte qu'il lui présenta. « La boucle d'oreille de mademoiselle votre fille ne ressemblerait-elle pas à celle-ci?... — Ciel ! s'écria le père, où l'avez-vous trouvée ? »

« — Je revenais ce matin du bal, répondit le colonel, j'étais en fiacre, je pose un gant à côté de moi pour être plus libre de relever une glace ; en le reprenant, je ramasse quelque chose qui se trouve dessous, je l'examine, et je reconnais un bijou d'une grande valeur ; mon premier mouvement est de le remettre au cocher ; mais la crainte que cet homme ne soit pas honnête me fait changer d'avis, et je comptais le déposer aujourd'hui à la préfecture de police. »

M. Br... avait écouté cette explication avec une extrême impatience, et les dernières paroles étaient à peine prononcées, que déjà il était dans la chambre de sa femme. « Palmire, dit-il à sa fille, quelle récompense veux-tu que je promette à la personne qui retrouvera ta boucle d'oreille. — Ce qui te fera plaisir, mon papa. — Mais encore ? — Je donnerai tout ce qu'on voudra ; car tu sais comme j'aimais ces belles émeraudes qui me viennent d'un oncle qui m'est si cher. »

« — Tu m'autorises donc à donner la récompense que je jugerai convenable ? — Oui, mon père. »

« — Eh ! bien, voilà ta boucle d'oreille ; celui qui l'a trouvée est dans mon cabinet, et je te demande d'abord pour lui de l'inviter toi-même à dîner avec nous. »

Palmire trouva que cette tâche n'était

pas bien difficile ; elle fit l'invitation d'une manière si charmante, si gracieuse, que le colonel n'aurait pu y résister, quand bien même il en eût eu l'envie.

Le dîner fut fort gai, chacun des convives avait le désir de plaire, et chacun y réussit. Arthur n'avait jamais été plus aimable ; aussi M^{me} de M*** jugea-t-elle le moment favorable pour faire sa demande.

Avant la fin de la soirée, M^{me} Br... avait demandé si on trouvait des modes françaises en Amérique, et sa fille exprimait le plaisir qu'elle aurait à visiter les sites dépeints par M. de Châteaubriand.

Dix jours plus tard, M. et M^{me} de Villedentroix, ainsi que M^{me} Br..., arrivaient au Havre, où ils devaient s'embarquer.

LA BARONNE D'ESSE.

Album.

En ce moment, où M^{lle} Nau est l'objet de tant de succès sur la scène de l'Opéra, on ne lira pas sans intérêt la relation d'un événement qui valut à sa mère une honorable célébrité.

M^{me} veuve Nau exerça long-temps à Philadelphie la profession de danseuse. La réputation qu'elle s'était acquise était telle, que chacune de ses représentations lui rapportait 2,500 dollars. Un jour le feu prit à la salle de spectacle. Il y eut une grande confusion ; par une singulière fatalité, toutes les portes de la salle se trouvaient fermées ; au milieu de ce désastre effroyable, M^{me} Nau fit preuve d'un courage inouï ; courant sur la crête d'un mur à moitié écroulé, elle voulait sauver la vie à deux enfans qui gisaient presque étouffés de chaque côté du mur ; avec une présence d'esprit surprenante, elle se servit des deux bouts de son balancier pour enlever, l'un après l'autre, les deux petits infortunés, qu'elle transporta en lieu sûr. Victime de ce généreux dévouement,

M^{me} Nau eut les deux jambes brûlées, et un lambeau de décors enflammé s'attacha à sa tête. Elle ne fut garantie que par une calotte de fer qui faisait partie de l'accoutrement guerrier dans lequel elle dansait sur la corde une heure avant. Les blessures que reçut la courageuse M^{me} Nau la privèrent d'une profession qu'elle avait su rendre lucrative et honorable; mais la ville de Philadelphie, en récompense de ce dévouement désintéressé et courageux, lui accorda un secours annuel et viager que son consul lui paie régulièrement à Paris.

— Gomis, le compositeur si justement regretté tant pour son talent que pour l'élévation, le charme de son caractère, aura sa statue à Valence.

— Nous recommandons à nos abonnés le *Journal des Pianistes amateurs*, rédigé par M. Savart, et donnant, le 1^{er} de chaque mois, un joli morceau de piano inédit et doigté. Les trois premiers numéros parus contiennent douze motifs de Meyerbeer, Rossini, Weber, Bellini, etc., etc. Bien que chaque année de cette belle collection doive contenir pour plus de 45 fr. de musique (prix marqué), le prix de l'abonnement n'est que de 10 fr. pour Paris, et 12 fr. pour les départemens. On souscrit rue du Faubourg Poissonnière, 12, où se trouve le prospectus.

— Sous peu de jours doit paraître la première livraison de l'*Histoire d'Angleterre*,

par M. *Hercule Gallard*. Cette histoire, commençant cent ans avant Jésus-Christ et se terminant à la réforme de 1832, est plus complète que toutes celles qui existent, et formera quinze volumes in-8°, enrichis de gravures, portraits, cartes et plans. Il paraîtra une livraison, composée d'un demi-volume de 200 pages, tous les vingt jours. On souscrit, sans rien payer d'avance, au bureau général de la publication, rue Montmartre, 154. Prix de la livraison : 3 fr. 50.

Théâtres.

FRANÇAIS. — L'arrêté qui nomme M. Vedel directeur de la Comédie-Française a été signé par M. Gasparin... Attendons.

— VARIÉTÉS. — Les Variétés procèdent à la reprise de leurs anciennes pièces en en attendant de nouvelles.

— GAITÉ. — *Louise Duval* est un drame dont le sujet présentait des difficultés assez décourageantes. Les auteurs ne les ont pas tournées; ces messieurs les ont, au contraire, un peu trop franchement abordées. La réussite a prouvé qu'ils ont eu raison.

— CIRQUE-OLYMPIQUE. — *Austerlitz* fait toujours beaucoup de bruit. — Coups de fusil et coups de canon. A. T.

A ce Numéro est jointe la planche 1332.

Rue de la Paix, 13, au premier sur le devant, et rue du Ponceau, 2, carré St-Martin.

CORSETS EN TOUS GENRES.



Corsets Josselin, à mécaniques et à délaçages. Ces corsets, qui habillent dans la perfection, amincissent et allongent la taille sans la comprimer; on les lace, délace, serre et desserre en une seconde, sans aucun dérangement pour la toilette. Ils ont valu à M. Josselin, breveté, seul inventeur, quatre rapports et trois médailles de l'Académie royale de médecine, de plusieurs Sociétés savantes, et de l'Exposition de 1834, admis sous le numéro 1343. Il est aussi inventeur des agrafes hygiéniques pour robes, et des boucles à cylindre pour ceintures de robes.

Dans ces magasins, dont les Corsets sont confiés à l'habileté bien connue de M^{lle} Josselin, on trouve un assortiment de Corsets tout faits, aux prix les plus modérés, ainsi que toutes ses inventions, et l'on confectionne avec le plus grand soin les Corsets les plus compliqués pour toutes espèces de positions. Ceintures de ventre et d'épaules pour jeunes personnes, et Corsets orthopédiques. (English is spoken.)